

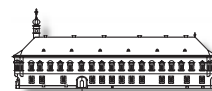
COLLEGIUM BUDAPEST Institute for Advanced Study

François Fejtő, journaliste et historien, a fait des études chez les Frères Piaristes, puis à la faculté de Lettres de Pécs, de Budapest et à la Sorbonne (Diplômes de langue et littérature hongroise, doctorat ès Lettres). Réfugié à Paris en 1938, il a été naturalisé français en 1955. Co-directeur de la revue littéraire et politique *Szép Szó* de 1935 à 1938, il a été éditorialiste d'un quotidien socialdémocrate à Budapest avant de devenir rédacteur en chef adjoint, spécialiste des pays de l'Est à l'AFP (Agence France-Presse) de 1944 à 1974. Il a été chargé de cours à l'Institut d'Etudes politiques de Paris (1972-1984) et membre du Comité de patronage et de rédaction de la revue *Commentaire*. Collaborateur de très nombreux journaux français, italiens, allemands, espagnols et japonais, il a été Président de l'Atelier Continent Europe au Commissariat général au Plan. Chevalier de la Légion d'Honneur en France et de l'Ordre du Drapeau en Hongrie, il a été décoré de la décoration d'Honneur de la République d'Autriche. Le Prix de l'Assemblée nationale lui a été décerné pour l'ensemble de son œuvre en 1993 et le Prix des Ambassadeurs en 2000. Il est Docteur Honoris causa des Universités de Pécs et de Szeged, Citoyen d'Honneur de Nagykanizsa et de Budapest. En 2001, élu membre correspondant de l'Académie hongroise des sciences.

Bibliographie sélective:

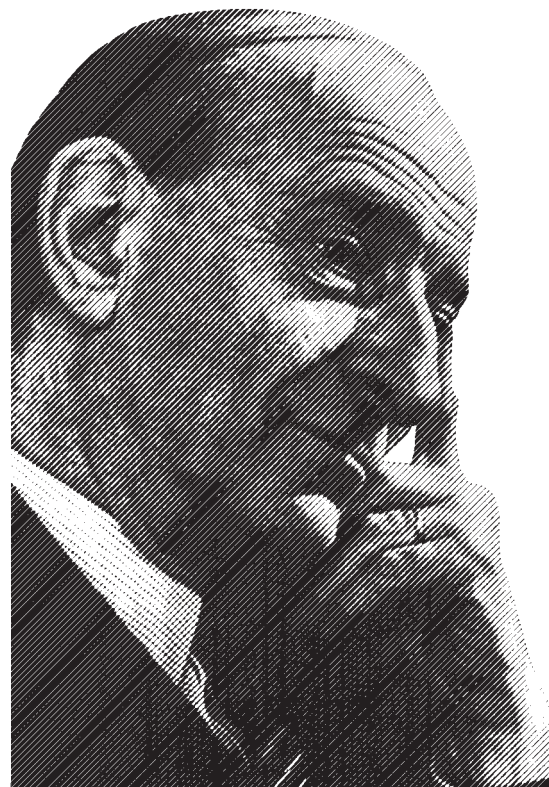
La Tragédie hongroise (Paris: Pierre Horay, 1956)
URSS-Chine, d'une alliance au conflit (Paris: Plon, 1966)
La Socialdémocratie quand-même (Paris: R. Laffont, 1979; 1996)
Histoire des démocraties populaires. 1. L'ère de Staline, 1945-1952
 2. *Après Staline, 1953-1963* (Paris: Seuil, 1979)
L'héritage de Lénine (Paris: Hachette, 1975)
Mémoires: de Budapest à Paris (Paris: Calmann-Lévy, 1986)
Requiem pour un empire défunt: histoire de la destruction de la Monarchie austro-hongroise (Paris: Balland, 1988),
 Prix Lafue 1988, Prix Boccaccio Europa 1990
Où va le temps qui passe? (Paris: Balland, 1992)
La fin des démocraties populaires (Paris: Seuil, 1992),
 Prix de l'Assemblée nationale 1992
Dieu et son Juif (1997)
Hongrois et juifs (Paris: Balland, 1997)
Avec Maurizio Serra. Le passager du siècle (Paris: Hachette Littérature, 1999)

Public Lecture Series No 24

COLLEGIUM BUDAPEST
Institute for Advanced Study

François Fejtő

Souvenirs de Raymond Aron

Public Lecture Series
No 24

François Fejtő

Souvenirs de Raymond Aron

Lecture given at Collegium Budapest: 5 October 2000
Public Lecture Series No. 24

July 2001

ISSN: 1217-582X
ISBN: 963-8463-99-6
Graphics: Gerri Zotter
Typeset by: Edit Farkas
Printed by: Séd Nyomda, Szekszárd.

© Collegium Budapest 2001

COLLEGIUM BUDAPEST
Institute for Advanced Study

H-1014 Budapest
Szentháromság utca 2.
Telephone: (36-1) 224 83 00
Fax: (36-1) 375 95 39
E-mail: collegium.budapest@colbud.hu

web-site: www.colbud.hu

Mesdames et Messieurs,

C'est un grand honneur pour moi - un trop grand honneur, dirais-je - que d'avoir été choisi pour inaugurer cette conférence internationale sur Raymond Aron, que je ne suis pas seul à considérer comme un des penseurs les plus importants du siècle passé, - mal connu dans ce pays - et pour cause. Il y a, en effet, parmi nous dans cette salle plusieurs des amis et disciples d'Aron qui étaient bien plus proches de lui que moi et dont on trouve la liste dans la remarquable biographie que lui a consacrée en 1993, l'un d'entre eux ici présent, Nicolas Baverez. Sans doute ai-je été désigné pour cette présentation à cause du fait que je suis l'un d'entre les amis et admirateurs d'Aron - et peut-être le seul - qui l'aient connu et qui ont suivi sa carrière depuis le plus longtemps.

J'ai eu la chance de rencontrer le jeune Aron, de cinq ans mon aîné, dès avant la guerre, au début de mon séjour en France que j'avais considéré alors comme provisoire mais qui est devenu permanent. Je l'ai rencontré chez Clara Malraux, peu de temps après la publication de sa thèse - *l'Introduction à la philosophie de l'Histoire* - que j'ai lue avec d'autant plus d'intérêt et d'émerveillement que j'y ai été en quelque sorte préparé par la connaissance de l'oeuvre d'un philosophe hongrois, Karl Mannheim en lequel nous avons découvert avec Aron un ami commun. Germaniste, comme Aron, écrivain bilingue bien plus connu en Allemagne qu'en Hongrie, Mannheim s'était rendu célèbre par son ouvrage intitulé *Histoire et Utopie* et il collaborait à la revue littéraire *Szép Szó* (Argument) que je co-dirigeais à Budapest entre 1935 et 38. J'ai consacré à l'époque une étude à la pensée de Mannheim axée - comme celle d'Aron, - sur le problème de l'objectivité - des limites de l'objectivité dans l'historiographie. Mannheim formula le concept de "frei schwebende Intelligenz" terme difficile à traduire en français, je tâcherai de le rendre

par “l’intelligentia libre d’attache de classe” et qui aurait pour tâche de comprendre et interpréter “sine ira et studio” l’histoire de plus en plus complexe et dramatique de notre temps. Et cela, aussi impartialement que possible, sans renoncer aux valeurs de liberté et de dignité humaines héritées du siècle des lumières. Or j’ai trouvé en Aron, ayant eu pour maîtres en Allemagne Max Weber, Max Scheler, et ayant fréquenté Husserl, Heidegger etc. un interlocuteur impressionnant, bien mieux équipé pour faire face à cette problématique que moi-même qui étais de formation plus littéraire que sociologique et philosophique. Parmi les intellectuels de gauche français, que je fréquentais à cette époque, dans le salon de Clara Malraux, à la rédaction de la jeune revue *Esprit*, et aux Editions Gallimard, 1 rue Sébastien Bottin, où je fus introduit, et au nombre desquels je nommerai encore Georges Friedman, Bernard Groethuysen, Emmanuel Mounier, Georges Izard, Jacques Maritain, - c’est chez Aron que j’ai trouvé le plus de compréhension pour le bagage idéologique que j’apportais avec moi. De gauche, socialisant, très marqué par le marxisme, il était parfaitement conscient du danger de guerre qui menaçait du côté de l’Allemagne nazie et en même temps d’une rare lucidité quant à l’essence inquiétante, non moins totalitaire, du communisme soviétique. Or dans les milieux intellectuels et politiques français, de gauche aussi bien que de droite, j’ai constaté un étonnant aveuglement à l’égard de ces deux périls simultanés. Aron a vu clair, il ne partageait pas les illusions de ses anciens amis pacifistes, qui persistaient à croire au caractère limité des ambitions de Hitler et mettaient leur espoir dans l’efficacité d’une politique d’apaisement.

Baverez parle à propos de la vision du monde dessinée par Aron dans son Introduction d’un “pari pascalien sur la raison”. Hélas j’ai connu d’autres intellectuels dans la France de cette époque qui comme notamment Julien Benda, malgré une philosophie rationaliste bien

élaborée succomberont à l’illusion de voir dans le “premier pays du socialisme” la terre promise du salut du Monde. Ce qui à mon avis a permis à Aron dès la fin des années 30 et par la suite d’être un modèle d’observateur immunisé contre les illusions à la mode, je pense que cette clairvoyance était dûe, en dehors de sa solide culture philosophique et de sa familiarité avec Kant, à son penchant instinctif de ne jamais juger sans être bien informé. C’était son intuition, inspirant son raisonnement.

Comme je l’avais connu à la fois patriote et humaniste, je n’ai pas été surpris du choix qu’il avait fait de de Gaulle en 1940, ni des distances qu’il avait prises à Londres par rapport au Général, à certaines positions du Général. C’est avec plaisir que je l’ai retrouvé à Paris en automne 1944, une fois de plus chez Clara Malraux avec qui je restais en contact pendant toute la période vichyste et pour qui il conservait son amitié malgré la rupture survenue entre temps entre elle et l’écrivain de la Condition humaine. Du poste modeste que j’occupais dès novembre 1944 à l’Agence France Presse, j’ai suivi avec intérêt les efforts qu’il avait entamés, d’abord en compagnie de Jean Paul Sartre, avec la création des *Temps Modernes*, puis avec Albert Camus au quotidien *Combat* sorti de la Résistance, en faveur d’un mouvement d’opinion de gauche non communiste socialisant et libéral, - efforts que la polarisation de la vie intellectuelle, au fur et à mesure du développement de ce qu’est devenu la guerre froide, a condamné à l’échec.

La séparation d’Aron d’avec son ancien camarade à l’Ecole Normale Supérieure a pris en France une signification symbolique. Beaucoup ont analysé les causes et les conséquences de cette rupture, je ne m’y étendrai pas outre mesure. Elle m’a touché personnellement, vu que je connaissais également Sartre dont j’ai été le premier traducteur en langue étrangère - j’ai traduit en 1937 sa nouvelle *Le mur* pour notre revue hongroise et

j'avais lu pendant la guerre *L'être et le néant*. J'admirais Sartre comme écrivain, un peu moins comme philosophe, - mais dans le conflit qui a mis fin à sa collaboration avec Aron, je me trouvais entièrement du côté de ce dernier. J'ai gardé des contacts avec mes amis socialistes en Hongrie et la menace d'une main mise soviétique sur ce pays, sur les pays libérés-occupés par l'armée rouge, paraissait à mes yeux prendre une forme concrète. Aron y était sensible, Sartre n'y croyait pas. Avec lui, la grande majorité des intellectuels français, même non communistes, ne voyaient - ou ne voulaient pas - voir le danger qui menaçait de l'Est, et qui à l'intérieur même de la France disposait d'une tête de pont dans le puissant appareil du Parti que de Gaulle - après avoir accepté pendant quelque temps sa participation au gouvernement - appelait "le Parti de l'étranger."

Pourquoi cette myopie, ce long aveuglement qui permettait aux communistes en France - et simultanément aussi en Italie - d'exercer pendant des dizaines d'années de l'après guerre - une espèce d'hégémonie sur la vie culturelle, les lettres, les arts, le cinéma, l'université, - et qui a fait d'Aron et de ceux qui partageaient ses vues, un phénomène isolé, solitaire, presque mis au ban par l'intelligentsia du pays.

Je m'arrête à cette question qui depuis lors m'a été si souvent posée non seulement par mes amis d'Europe Centrale et de l'Est qui ont eu une expérience plus directe des réalités communistes, mais aussi par les jeunes français ayant atteint l'âge de la réflexion politique après le grand tournant des années 70. Je citerai, pour tenter une explication de ce que je considérais moi aussi comme une anomalie dans le pays de Descartes, de Montesquieu et de Tocqueville, une réponse que Sartre m'avait donnée en 1957 quand je lui ai demandé pourquoi, peu de temps après avoir protesté en 56 contre l'écrasement du soulèvement hongrois par les armes

soviétiques il a repris son siège à la Société d'amitié franco-soviétique et manifesté sa solidarité avec les communistes.

"Comprenez-moi, dit-il, vous savez que je suis un homme de gauche, un révolutionnaire. Or n'est-il pas évident que pour changer radicalement le système capitaliste en France, pour y faire la révolution, on ne peut pas se passer des communistes qui représentent la majorité de la classe ouvrière?" Sartre à qui on reprochait sa passivité durant l'occupation allemande, a rejoint les intellectuels de la Résistance, ceux qui profondément traumatisés par la défaite de 1940, avaient rejeté l'idée d'une restauration du régime parlementaire décadent qui fit faillite face au nazisme. Ces intellectuels, même éloignés du communisme et parmi eux beaucoup de chrétiens, avaient rêvé à une rénovation fondamentale du pays après la guerre, à une révolution politique et sociale. C'est ce que m'expliquaient aussi mes amis de la revue *Esprit*, en particulier Emmanuel Mounier, fondateur du personnalisme d'inspiration catholique et qui faisait concurrence à l'existentialisme de Sartre: nous voyons des milliers de jeunes français issus de la Résistance, écrivait-il, des résistants rentrés des camps de déportation, s'inscrire de plus en plus nombreux au seul Parti où ils croient trouver à la fois une discipline virile, le sens de l'histoire, la grandeur et l'efficacité. Ces propos reflétaient bien la fascination incroyable exercée par le P.C. sur les jeunes et moins jeunes intellectuels à majorité bourgeoise ou petite bourgeoise dont Jules Romains avait constaté dès avant la guerre qu'ils étaient à la recherche d'une Église, après avoir perdu la foi dans l'ancienne. Les communistes se présentaient comme les champions de la renaissance patriotique française et on les croyait sincères. Pourtant, - j'en suis témoin - la confiance accordée par ces Résistants au pacifisme et à l'humanisme affichés par le régime soviétique n'étaient pas exemptés de doute. Les intellectuels engagés comme compagnons de route s'interrogeaient parfois même

publiquement sur la question de savoir si “le mal totalitaire n’a pas envahi le communisme”. Ils étaient rebutés par l’attitude péremptoire, arrogante, dogmatique de leurs interlocuteurs, par ce que Mounier appelait le cléricanisme communiste. Bien avant 1975 et le choc provoqué par les révélations de Soljenytsine, - dès 1946 ils entendaient bien des “rumeurs” sur les déportations, sur les camps de travaux forcés, sur des exécutions massives en URSS. Mais quand ils demandaient à leurs amis communistes des explications au sujet de ces rumeurs, quand ils allaient même jusqu’à demander “dans quelle mesure la Russie soviétique a-t-elle ranimé le vieil impérialisme tsariste” et s’étonnaient de constater “la coïncidence absolue entre les décisions du Parti communiste français et les volontés de l’Etat soviétique”, (je cite un article de Mounier dans *Esprit*, de 1946,) ils se sont laissés docilement ramenés au bercail par l’argument massue des communistes “si vous voulez sincèrement faire la révolution, si vous voulez que la France se libère de la botte américaine, vous n’avez pas le choix.” Au moment où la présence de l’Armée rouge et la passivité occidentale permettaient aux communistes de s’installer au pouvoir en Europe centrale et orientale, la grande partie des intellectuels français se laissaient intimider par ce chantage, par cette chimère de la révolution indispensable agitée par les communistes.

Pas Raymond Aron. Absolument clairvoyant en ce qui concerne la responsabilité de l’expansionnisme soviétique dans la guerre froide, écoutant sa science et sa conscience, suivant aussi les conseils de son ami Malraux, lui, l’homme de gauche, philosophe jaloux de son indépendance d’esprit, entra comme éditorialiste à la rédaction du *Figaro*, considéré généralement - face à un *Le Monde* gauchisant, neutraliste de Beuve Méry - comme le journal représentatif de la droite libérale anticommuniste et pro atlantique. Aussi paradoxal que cela paraisse, dans une France de démocratie pluraliste, cet engagement était un acte de grand courage intellectuel et de grande perspicacité. Certes le risque que Aron prenait

était d’une autre nature que celui qu’ont pris et prendront les intellectuels dissidents de l’Est qui risquaient, pour leur non conformisme, des représailles policières. Mais Aron eut à souffrir pendant longtemps en raison de son choix d’être la cible de calomnies incessantes et de l’isolement par rapport à une grande partie de l’élite intellectuelle à laquelle il aurait aimé faire entendre son message de vérité.

Je dois dire que moi-même et la plupart de mes amis dans la gauche non communiste, voir anti-communiste, nous hésitions encore, du moins jusqu’en 1948-49 de renoncer à notre préférence d’une possibilité de suivre en Europe une troisième voie entre le collectivisme et le capitalisme de type américain, Raymond Aron lui, s’interdisait, comme il l’a dit, de réfléchir au souhaitable, indépendamment du possible. C’est sa philosophie d’histoire qui a guidé son activité de journaliste, commentateur et interprète des événements qui se basa toujours sur une analyse aussi précise que possible des faits.

Toujours prudent, modéré, sa fermeté irritait d’autant plus ses adversaires qu’elle était sereine et manquait de fanatisme.

J’ai repris contact avec lui après l’affaire Rajk qui m’a fait sortir de l’apolitisme commandé par mes responsabilités de journaliste d’agence. Il dirigeait à cette époque une collection de livres politiques aux éditions Calman Lévy. Sur le conseil d’un ami commun, l’écrivain Manes Sperber, je lui ai apporté le projet d’un livre à écrire sur la bolchévisation de la Hongrie. Aron m’a reçu avec sympathie, a lu attentivement le projet et me l’a rendu en disant: “Ce n’est pas mal, mais la Hongrie est un petit pays, un des petits pays bolchévisés du bassin danubien. Ce que vous devriez faire, ce qui nous manque, c’est une étude sur la soviétisation de l’ensemble des pays satellites.”

J'ai suivi son conseil malgré la peur que m'inspirait l'immensité de la tâche qui m'aura coûté plus de deux ans et demi de travail faits en marge de la fonction de commentateur des affaires du monde communiste à l'A.F.P. et des nombreux articles que j'écrivais en même temps dans des journaux français et étrangers. En fin de compte, c'est à l'éditeur de la revue *Esprit*, patron des Editions du Seuil, Paul Flamand, que j'ai confié l'ouvrage auquel c'est lui qui a donné le titre un peu ambitieux d'*Histoire des démocraties populaires*, et qui a fini par avoir un certain succès en France et dans une dizaine de pays étrangers. Ce choix d'éditeur m'a été dicté par des considérations idéologiques plutôt que matériels. La revue *Esprit*, la revue d'Emmanuel Mounier et de Jean-Marie Doménach s'était solidarisée avec moi alors qu'en 1949, j'avais mené une campagne d'élucidation sur les procès et purges en Europe centrale et orientale, affrontant le courroux de la presse communiste et l'hostilité de nombreux compagnons de route. C'est au public de cette revue, à celui de l'hebdomadaire de gauche *France Observateur* prédécesseur de l'actuel *Nouvel Obs*, que je destinais en premier lieu mon ouvrage dans lequel, m'abstenant de tout ton polémique, j'ai dit tout ce que je pouvais savoir sur la réalité de la vie politique, économique et culturelle des pays d'Europe centrale et balcanique. Et je crois que j'ai eu raison. Quelques années plus tard Raymond Aron m'a dit: "Vous savez sans doute que dans mes cours à l'Institut des Sciences Politiques, en parlant des pays satellites, j'ai beaucoup pillé votre ouvrage." Je le savais mais qu'il l'ait dit, m'a fait beaucoup de plaisir.

"Je l'ai écrit dans l'espoir, justement, d'être beaucoup pillé" lui dis-je et j'ai ajouté, compliment pour compliment, mais combien sincère, - qu'en écrivant mon livre et ceux qui l'auront suivi, j'ai beaucoup appris de lui, de sa méthode de traiter les événements en analysant leur singularité, en les plaçant dans leur contexte historique, et en tenant toujours compte de

l'évolution des rapports de force internationaux qui basculait souvent les convictions moralistes de l'historien.

Or le durcissement du stalinisme qui s'exprimait par des purges et procès et la violence de la campagne menée contre la Yougoslavie de Tito d'un côté - et de l'autre côté, les excès du maccarthisme aux Etats-Unis, ont rendu de plus en plus malaisée la situation des éléments de gauche européenne. Certes, ceux-ci avaient déjà perdu toute illusion quant à la nature répressive et expansionniste du régime soviétique, mais l'anticommunisme primaire de la propagande américaine continuait à les rebuter. Or au début des années 1950, le fait de la création, sur l'initiative d'un certain nombre de libéraux américains, du Congrès pour la liberté de la culture, a contribué à la clarification des positions. Dans les revues sponsorisées par le Congrès dans les différents pays européens - *Preuves* en France, *Encounter* en Grande Bretagne, *Tempo Presente* en Italie etc, des esprits libéraux comme Raymond Aron, Albert Camus, Denis de Rougemont, des ex-communistes convertis à la démocratie comme Arthur Koestler, Stephan Spender, Max Orwell, Ignazio Silone, s'exprimaient en toute liberté et prenaient des positions oppositionnelles, anticolonialistes, démentant l'impression de l'appui quasi-exclusif accordé par les Etats Unis à la droite européenne. La publication en 1955 par Raymond Aron de son livre magistral *L'Opium des peuples* a marqué un tournant dans l'histoire intellectuelle en France et cela à un moment où les mouvements de démocratisation en Pologne et en Hongrie, après un premier dégel dans la Russie post-stalinienne, témoignaient déjà d'une crise idéologique sévère au sein du mouvement communiste international.

Quant à Raymond Aron, il s'intéressait avant tout à la nature et aux motivations de l'action internationale de l'Union Soviétique dont il a souligné dès avant le début de la guerre froide, le caractère totalitaire et

expansionniste. Mais il n'a jamais perdu de vue le sort des pays à "souveraineté limitée" d'Europe centrale et orientale. Il savait que le sort de ces pays avait été déterminé, sinon à Yalta même, comme on l'a dit communément, du moins autour de Yalta. En fait l'autodétermination des États réaffirmée verbalement dans les accords entre les vainqueurs a été sacrifiée à l'entrée en guerre de l'Union Soviétique contre le Japon. Ce qui paraissait scandaleux dans ce marché, c'est que de l'avis des experts comme Jean Laloy, ancien ambassadeur de France en U.R.S.S. et que je comptais parmi mes amis tout autant que son collègue Jean-Marie Soutou, un ancien de *Esprit*, très probablement l'URSS serait intervenue en Extrême Orient sans qu'on lui fit cette énorme concession. "Si nous permettons à ces pays l'organisation d'élections libres, ils se donneront des gouvernements antisoviétiques" aurait dit Staline à un diplomate occidental qui l'interrogeait naïvement sur les raisons de son hostilité aux élections libres. Le fait est que 1948 tous ces pays furent pris en charge par des partis communistes soutenus par la puissance soviétique, et tandis que les Etats-Unis et la Grande Bretagne se résignaient à la division de l'Europe. Une fois maîtres de tous les pouvoirs, les P.C. y procédaient à une révolution par en haut. Sur ce point aussi, Aron nous invitait à nous interroger: L'U.R.S.S. n'aurait-elle pas pu agir autrement, c'est à dire laisser libre jeu à la compétition des Partis, respecter l'indépendance des syndicats, etc? "Elle n'était pas physiquement ou politiquement contrainte de soviétiser l'Europe de l'Est", dit-il. La preuve, c'est l'Autriche qui l'a fournie. Aron aurait pu aussi invoquer le cas finlandais. Heureuse Autriche, heureuse Finlande, dont le sort a fait l'envie des Tchèques, des Hongrois, des Polonais. Elles ont pu conserver - l'Autriche même en présence prolongée de l'Armée rouge - une structure sociale et des institutions politiques de type occidental.

Ce que Aron a bien vu, c'est que l'Union soviétique n'a pas

formellement supprimé la souveraineté des Etats d'Europe orientale. Le maintien juridique des Etats réservait pour l'avenir la chance d'une autonomie croissante, prédisait-il. On a pu constater en effet au moment des crises de 1956, 1968, de 1980, que des éléments du pluralisme - Parlements, coalitions politiques, syndicats, organisations professionnelles, utilisés comme "courroies de transmission" du Parti vers la société civile - se sont transformés, comme sur un coup de baguette magique, en institutions indépendantes du Parti. Aron a bien vu aussi qu'il était impossible de laisser à des Etats l'appareil administratif et l'appareil juridique de la souveraineté sans que les dirigeants de ces Etats ne soient tentés un jour de réaliser une certaine autonomie qui conduira plusieurs d'entre eux vers un type de communisme national. Les limites de cette autonomie admise par la puissance hégémone étaient flottantes. La Hongrie de Kádár sera autorisée à évoluer vers un socialisme de marché, mais on lui déconseillera d'intervenir en faveur de la minorité hongroise de Transylvanie, maltraitée par le gouvernement de Bucarest. Toutefois, selon Aron, l'autonomie même limitée, laissée aux élites communistes, a pu atténuer l'impopularité des régimes et en renforcer le caractère national. L'évolution d'après 1949 démontrera que les valeurs traditionnelles des sociétés civiles des peuples de l'Est ont été refoulées mais pas supprimées. L'élimination des "superstructures" communistes a pu s'effectuer sans révolutions violentes.

Une des questions posées par Aron a préoccupé beaucoup les élites des pays de l'Est: la politique extérieure de l'Union soviétique est-elle russe ou communiste? Les Hongrois et les Polonais y étaient particulièrement intéressés. Les premiers n'ont pas oublié que l'insurrection anti-habsbourgeoise de 1848-1849 fut écrasée grâce à l'intervention de la Russie tsariste. Quant à l'histoire de la Pologne, elle était pleine de souvenirs de heurts avec la Russie. L'idéologie marxiste-léniniste a donné

une légitimation nouvelle et des objectifs plus larges à l'expansionnisme russe, elle ne l'a pas inventé. La subordination à Moscou des pays de l'Europe de l'Est "répondait à une ambition traditionnelle du panslavisme" dit Aron dans *Paix et guerre entre les nations*. Cependant plusieurs actions du Kremlin du temps de Staline - comme la campagne anti-yougoslave lancée en 1948 - ont pu être interprétées comme des illustrations de la primauté des considérations idéologiques sur les considérations diplomatiques. L'affrontement russo-yougoslave aurait-il eu lieu si les deux Etats ne s'étaient pas réclamés d'une même idéologie? demanda justement Aron. La bonne réponse à cette question était que la diplomatie soviétique jouait à la fois la carte de la diplomatie classique, supposant que l'U.R.S.S. était un Etat comme les autres, soucieux de sécurité et de grandeur, et celle de l'idéologie qui posait l'U.R.S.S. comme une base pour la destruction du capitalisme et l'hégémonie mondiale du communisme. L'U.R.S.S. était à la fois russe et communiste, impérialiste et révolutionnaire.

Les deux composantes ont joué en 1956 à l'occasion du soulèvement hongrois. C'est l'Etat soviétique, représenté par son armée, et le Parti soviétique, responsable du mouvement communiste mondial, qui ont décidé l'intervention pour démontrer que les "satellites seront, s'il le faut, remis au pas par la force". Aron a jugé sévèrement le comportement de l'Ouest face aux événements de 1956. Selon lui, la non-intervention occidentale en octobre-novembre 1956, ainsi que l'impitoyable répression soviétique, ont tragiquement confirmé la capacité et la résolution soviétique de maintenir envers et contre tout, l'autorité de Moscou en Europe orientale. L'Union soviétique n'était pas prête à tolérer en Hongrie soit l'instauration d'un régime multipartis, soit la proclamation d'une neutralité de type autrichien. En même temps, la domination russe en Europe orientale apparut telle qu'elle était réellement, fondée sur la force nue.

Dans les années 1950, la diplomatie atlantique s'affichait offensive, elle refusait théoriquement d'accepter la soviétisation de l'Europe orientale, elle encourageait les peuples captifs à la résistance. Mais simultanément, le bloc atlantique adoptait une stratégie essentiellement défensive. Les Etats-Unis manifestaient leur intention de respecter le partage du monde en zones d'influence. Puis, il y eut l'affaire de Suez, dont Aron fut un des premiers observateurs européens à clamer l'absurdité. Mettant à profit les contradictions occidentales ainsi que le "racisme inconscient" des Asiatiques, les Soviétiques ont réussi à détourner de la Hongrie l'attention du monde. Les Etats-Unis ont mobilisé leur clientèle à l'O.N.U. contre les franco-britanniques, mais pas contre l'Union soviétique. "L'Union soviétique a le droit d'employer la force contre la Hongrie; la France et la Grande Bretagne n'ont pas le même droit contre l'Egypte" constata mélancoliquement Aron en ajoutant: "Le pire est que politiquement cette monstruosité morale n'est pas sans quelque justification." En dépit de leur sympathie pour les "combattants hongrois de la liberté", les Etats-Unis leur reprochaient confusément de les avoir acculés à l'alternative d'une abstention peu honorable ou d'une intervention peu prudente. En fait, les Américains continuaient à rêver à une détente durable dans le respect du statu quo. Leur objectif était de contenir et non de refouler l'U.R.S.S.

Dans son *Essai sur les libertés* publié en 1965, Aron revint sur l'insurrection hongroise, "la seule révolution anti-totalitaire du siècle". Celle-ci, dit-il "ressemble le plus à celle dont rêvait Marx en 1948". En fait "aucune révolution n'était plus proche dans ses aspirations et ses mots d'ordre, de la révolution de 1848 que la révolution hongroise de 1956". La révolution hongroise était avant tout nationale. Cependant "les libertés formelles, méprisées par les marxistes, étaient désormais l'enjeu des mouvements populaires". Contre l'Etat totalitaire, les libertés

formelles, semblables à celles que revendiquaient les révolutions bourgeoises, devenaient de nouveau le contenu majeur des aspirations populaires. Aussi, pour Aron, les événements de 1956 avaient une valeur démonstrative supérieure à celle de toutes les théories sociologiques à la mode. Hongrois et Polonais se dressaient tout autant contre le bas niveau de vie, ou les privilèges de la “nouvelle classe” que contre le mensonge organisé, la censure et la tyrannie étatique.

Après 1956, Aron aura été un des premiers philosophes - sociologues occidentaux à théoriser ce que notre ami commun Miklós Molnár qualifia de “victoire d’une défaite”. Il a bien vu qu’après quelques années de répression, l’homme de confiance du Kremlin en Hongrie, János Kádár, entreprenait une stratégie de réconciliation avec la nation. La nouvelle politique économique hongroise permit l’augmentation progressive du niveau de vie, mais ne réglait pas les problèmes fondamentaux. Or le Printemps de Prague, en 1968, confirma selon Aron la leçon du 1956 hongrois. Là encore, l’aspiration à la libéralisation s’exprima d’abord à l’intérieur même du Parti. Mais l’expérience dubcekkienne même très modérée, devint vite inacceptable aux Soviétiques. Ils voyaient un péril mortel dans la liberté de la presse, qui permettait de tout dire et d’appeler un chat un chat. En quelques mots, Aron cerna l’essentiel du destin tragique du Printemps de Prague.

Une autre observation d’Aron concernait l’évolution idéologique. Le bloc soviétique, constata-t-il, a perdu la bataille des idées. Personne ne doutait plus sérieusement que si des élections libres avec partis multiples y avaient lieu, tous les pays d’Europe orientale opteraient contre les systèmes communistes. Et Aron, passablement pessimiste, ajoutait: “Personne ne doute non plus des deux côtés de la ligne de démarcation qu’avant bien longtemps de telles élections n’aurent pas lieu”. Pourtant

on l’a vu en Yougoslavie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne que tant la collectivisation que la russification ont échoué. Sur le plan culturel, les peuples de l’Est ont fait de grands progrès dans la récupération de leur identité historique nationale. Ils se sentaient de plus en plus solidaires de l’Occident. Quand Aron a disparu, les intellectuels de “l’autre Europe” savaient qu’ils avaient perdu en lui un grand occidental qui avait suivi leurs combats avec une sympathie fraternelle.

Pour revenir aux prévisions concernant l’évolution du monde soviétique, Raymond Aron partageait la conclusion que j’ai tirée dans le deuxième tome de mon *Histoire des démocraties populaires* publié en 1969, des événements de Tchécoslovaquie à savoir qu’on ne pourra pas s’attendre à un changement sérieux dans le statut des démocraties populaires, tant qu’un réformateur de type Imre Nagy ou Dubcek ne surgirait au centre même du système, au Kremlin. Il fallait attendre près d’une vingtaine d’années pour que cette mutation se réalisât et que en la personne de Gorbachov, celle-ci renonce à l’hégémonie sur les pays d’Europe centrale et orientale.

Ces vingt années ont été marquées par un redoublement de l’activité de Raymond Aron, la publication de plusieurs de ses grandes oeuvres synthétiques, et sur une montée formidable, une apogée de son influence sur le monde intellectuel en France. Il a été reconnu gagnant dans la lutte idéologique qu’il avait menée avec tant de persévérance et de stoïcisme durant un quart de siècle. J’ai eu la chance d’avoir pu savourer avec lui les fruits de sa victoire. Lorsqu’un certain nombre de ses jeunes disciples, afin de remplacer *Preuves* sabordée, ont créé en 1970, pour lui donner un organe, la revue *Contrepoint* - puis en 1978, la revue *Commentaires* - ils m’ont fait l’honneur de faire appel à ma collaboration, à ma participation au comité de patronage et de direction. Puis en 1973, les

mêmes, se joignant à mes étudiants à l'Institut d'Etudes Politiques, ont fait de la soutenance de ma thèse de "doctorat d'Etat sur travaux" une fête lors de laquelle Raymond Aron, qui présidait le jury, exprimait sa sympathie à mon égard d'une manière qui jurait avec sa réserve habituelle. Ensuite, lorsque - après avoir pris ma retraite à l'Agence - j'ai accepté provisoirement la direction du bureau parisien du quotidien libéral milanais

Il Giornale créé par notre ami commun Indro Montanelli, Raymond Aron - au même titre que Jean-Claude Casanova, qu'Eugène Ionesco, Emile Cioran, mes deux grands amis roumains, ainsi que Jean François Revel, ont beaucoup soutenu mon effort d'y assurer une place de choix à ses articles et à ses interviews.

"Est-ce ma faute si j'ai toujours eu raison?" a demandé un jour Raymond Aron, mi-sérieux mi-plaisantin à un journaliste qui l'interrogeait sur la longue période durant laquelle son influence a été éclipsée par celle de Jean Paul Sartre, idolâtré par la jeunesse intellectuelle bien qu'il se fut systématiquement trompé dès qu'il s'aventurait, de la littérature où il était maître, sur le terrain idéologique et politique. Et il est vrai que dans la compréhension des péripéties du 20^e siècle dans les grands débats auxquels il avait participé, Aron s'est bien rarement trompé et dans les cas où ses analyses et prévisions ne s'étaient pas vérifiées, il n'a jamais manqué de faire son autocritique. Ce qui n'était pas le cas de Sartre. Au cours des dernières années de sa vie, à la suite de la publication de ses *Mémoires* et de son livre - interview intitulé *Spectateur engagé*, personne ne contestait plus à Aron son rang de maître à penser quasi infaillible. Dans ce siècle dominé par des confrontations d'idées, il a réussi à penser l'histoire et la politique fidèlement à ses idéaux et en même temps de manière réaliste, il fut savant et chroniqueur aussi impartialement que possible, avec la passion dominante de

comprendre et faire comprendre. Le souci primordial d'objectivité dont il théorisait les limites ne l'a pas empêché de militer pour les causes qu'il estimait justes, par exemple en participant aux mouvements de défense des droits de l'homme comme le Comité d'aide à la Solidarité en Pologne ou à l'Internationale de la résistance démocratique créée par le dissident russe Boukovski, ou encore au comité du Bateau pour le Viet-Nam.

"Notre civilisation, a-t-il dit, dans la mesure où elle est libérale, est aussi une civilisation de citoyens et pas seulement de consommateurs et de producteurs". Je pense que la conférence que j'inaugure ce soir apportera la preuve que l'oeuvre d'Aron qui a touché aussi à la problématique de l'ère post-communiste de la fin du siècle, n'a rien perdu de son actualité. Qu'on me permette à ce propos de citer pour exemple quelques phrases d'un article écrit en 1962 à propos du débat franco-américain, euro-américain, qui reste à l'ordre du jour au début de notre siècle:

"L'Europe occidentale, écrivait-il, ne peut pas se résigner à un statut permanent de pays protégé. Mais a-t-elle les moyens de sa défense? L'Europe devra-t-elle s'accommoder du monopole de l'hégémonie américaine? La première question à répondre est celle des relations qui existeraient entre une force européenne et la force américaine. Un accord n'est pas à exclure du jour où les Etats-Unis admettront qu'ils ont le même intérêt à traiter avec une Europe unie et forte en matière de sécurité qu'en matière économique. Ce jour-là, il appartiendra aux Européens eux-mêmes de créer l'unité politico-militaire capable tout à la fois de maintenir une entière solidarité avec les Etats Unis et de rendre à l'Europe un rôle propre sur la scène mondiale."

Ces lignes auraient pu être publiées et datées de ce jour sans y changer un mot, dans la revue aronienne *Commentaire*, dans ce numéro d'automne 2000 que j'ai entre mes mains et dans lequel le politologue polono-américain Zdenek Brzezinski essaie de dissiper les malentendus qui perturbent les relations entre les Etats-Unis accusés de velléités hégémoniques et cette Europe sur le point de s'élargir, qui cherche à affirmer une autonomie dont on se demande toujours si elle est prête à s'en donner les moyens.

Mesdames et Messieurs, je termine mon exposé par lequel j'espère ne pas vous avoir ennuyé, pour vous dire combien cela me fait plaisir de savoir que l'oeuvre de Raymond Aron, si riche en enseignements, deviendra désormais accessible à un public hongrois qu'elle aidera à poursuivre son intégration politique, économique, et spirituelle dans l'Europe libérale et démocratique dont Aron fut et reste un des plus grands éducateurs, maîtres à penser et à agir.

COLLEGIUM BUDAPEST PUBLICATIONS
(July 2001)

PUBLIC LECTURE SERIES

- | | | |
|---|--------------------|---|
| 1 | Wolf Lepenies | <i>Die Übersetzbarkeit der Kulturen. Ein europäisches Problem, eine Chance für Europa</i>
(Dec 93) |
| 2 | Saul Bellow | <i>Intellectuals in the Period of the Cold War</i>
(April 93) |
| 3 | Georges Duby | <i>A történelem írása. (L'écriture de l'histoire)</i>
(May 93) |
| 4 | Robert M. Solow | <i>Understanding Increased Inequality in the U.S.</i>
(Dec 95) |
| 5 | Edmond Malinvaud | <i>The Western European Recession: Implications for Policy and for Research</i>
(Nov 93) |
| 6 | Reinhart Koselleck | <i>Goethes unzeitgemässe Geschichte</i> (Dec 93) |
| 7 | Clifford Geertz | <i>Primordial Loyalties and Standing Entities: Anthropological Reflections on the Politics of Identity</i> (Dec 93) |
| 8 | David Stark | <i>Recombinant Property in East European Capitalism</i> (May 94) |
| 9 | Claus Offe | <i>Designing Institutions for East European</i> |

		<i>Transitions (Dec 93)</i>
10	Françoise Héritier-Augé	<i>Un problème toujours actuel: l'inceste et universelle prohibition (Nov 95)</i>
son		
11	Jesse H. Ausubel	<i>The Liberation of the Environment: Technological Development and Global (Jan 94)</i>
Change		
12	Helga Nowotny	<i>The Dynamics of Innovation. On the Multiplicity of the New (Oct 94)</i>
13	Stephen Holmes	<i>Cultural Legacies or State Collapse? the Postcommunist Dilemma (Nov 95)</i>
Probing		
14	Martin Kohli	<i>The Problem of Generations: Family, Economy, Politics (Nov 96)</i>
15	Thomas R. Mark	<i>Shakespeare as Literature (Dec 96)</i>
16	Karl E. Webb	<i>Rainer Maria Rilke und die bildende Kunst (Apr 97)</i>
17	Thomas Luckmann	<i>The Moral Order of Modern Societies, Moral Communication, and Indirect Moralising (March 97)</i>
18	Peter Por	<i>'Bruchstellen seines immensen Stoffes': Poetik von Rilkes Neue Gedichte (June zur 97)</i>
19	Giuseppe Vedovato	<i>La Hongrie vers l'Europe: de la vocation à l'intégration (Sept 98)</i>
20	André Vauchez	<i>Le prophétisme médiéval d' Hildegarde de Bingen à Savonarole (Nov 99)</i>
21	Jaques Le Goff	<i>Vers l'étiquette de cour: un dîner officiel de Saint Louis et d'Henri III d'Angleterre (March 2000)</i>

22	Domokos Kosáry	<i>The Hungarian Revolution of 1848 in the Context of European History (Sept 2000)</i>
23	Ágnes Heller	<i>The Three Logics of Modernity and the Mind of the Modern Imagination (Jan Double 01)</i>
24	François Fejtő	<i>Souvenirs de Raymond Aron</i>
		DISCUSSION PAPER SERIES
1	János Kornai	<i>Transformational Recession. A General Phenomenon Examined through the Example of Hungary's Development (June 93)</i>
2	Victor Karády	<i>Beyond Assimilation: Dilemmas of Jewish Identity in Contemporary Hungary (April 93)</i>
3	Susan Rubin	<i>The Politics of Postmodernism After the Wall, Suleiman or, What Do We Do When the Ethnic Cleansing Starts? (June 93)</i>
4	Jens Brockmeier	<i>Translating Temporality? Narrative Schemes and Cultural Meanings of Time (Dec 93)</i>
5	Thomas Y. Levin	<i>Cinema as Symbolic Form. Panofsky's Theory (Apr 94)</i>
6	János Kornai	<i>Legfontosabb a tartós növekedés (Apr 95)</i>
7	János Kornai	<i>Lasting Growth as the Top Priority: Macroeconomic Tensions and Economic Policy in Hungary (Apr 95)</i>
8	T.K. Oommen	<i>Reconciling Equality and pluralism. An Agenda for the Developed Societies (Nov 94)</i>

- 9 John M. Litwack *Strategic Complementari-ties and Economic Transition (May 94)*
- 10 Rogers Brubaker *National Minorities, Nationalizing States, and External Homelands in the New Europe (May 94)*
- 11 Leonhard Schmeiser *Zur Kontroverse zwischen Leibniz und Clarke über die Philosophie Newtons (June 94)*
- 12 Anton Pelinka *Leadership, Democratic Theory, and the 'Lesser Evil' (Dec 95)*
- 13 Andrei Pippidi *About Graves as Landmarks of National Identity (Dec95)*
- 14 Alessandro Cavalli *Patterns of Collective Memory (Dec 95)*
- 15 Jürgen Trabant *Thunder, Girls and Sheep, and Other Origins of Language (Dec 94)*
- 16 Iván Szelényi *The Rise of Managerialism: 'The New Class' After the Fall of Communism (Oct 95)*
- 17 Thomas A. Sebeok *Semiotics and the Biological Sciences: Initial Conditions (Nov 95)*
- 18 János Kornai *The Dilemmas of Hungarian Economic Policy (Nov 95)*
- 19 János Kornai *Négy jellegzetesség. A magyar fejlődés politikai gazdasági megközelítésben (Nov 95)*
- 20 Claude Karnoouh *Le réalisme socialiste ou la victoire de la bourgeoisie*

- (Jan 96)
- 21 Claude Karnoouh *Postcommunisme/Communisme. Le conflit des interprétations (Jan 96)*
- 22 Ale Debeljak *On the Ruins of the Historical Avant-Garde: The Institution of Art and Its Contemporary Exigencies (Febr 96)*
- 23 János Kornai *Paying the Bill for Goulash-Communism: Hungarian Development and Macro Stabilization in a Political-Economy Perspective (March 96)*
- 24 Erzsébet Szalai *Two Studies on Transition: Intellectuals and Value Changes: Notes from the Belly of a Whale. A World Falling Apart (March 96)*
- 25 Martin Krygier *Virtuous Circles: Antipodean Reflections on Power, Institutions, and Civil Society (March 96)*
- 26 Alexei Shevtchenko *The Philosophical Experience of M.K. Mamardashvili as the Reconstruction of Metaphysics in the Post-classical Age (Apr 96)*
- 27 Alexei Shevtchenko *The Concept of 'Transformed Form' and the Problem of the Unconscious (Apr 96)*
- 28 György Csepeli, Ferenc Erős, Mária Neményi, and Antal Örkény *Political Change -- Psychological Change: Conversion Strategies in Hungary during the Transition from State Socialism to Democracy (June 96)*
- 29 John Bátki *Woman as Goddess in Krúdy's Sunflower.*

- (June 96)
- 30 Julia Szalai *Two Studies on Changing Gender Relations in Post-1989 Hungary. (July 96)*
- 31 Claude Schkolnyk *L'utilisation du mythe en politique. Le centenaire de Petöfi (July 96)*
- 32 János Kornai *The Citizen and the State: Reform of the Welfare State (Aug 96)*
- 33 János Kornai *Adjustment without Recession. A Case Study of Hungarian Stabilisation (Aug 96)*
- 34 Victor Neumann *Multicultural Identities in a Europe of Regions. The Case of Banat County (Sept 96)*
- 35 Katalin Fábán *Within Yet Without. Problems of Women's Powerlessness in Democratic Hungary (Sept 96)*
- 36 Éva Hoós *At the Crossroads of Ancient and Modern. Reform Projects in Hungary at the End of the Eighteenth Century (Nov 96)*
- 37 László Csontos, *Tax Awareness and the Reform of the Welfare State (Jan 97)*
János Kornai and István György Tóth
- 38 György Márkus *Antinomies of Culture (Febr 97)*
- 39 Ion Ianoşi *Leben als Überleben. Ein ost-europäisches kulturelles Bekenntnis (March 97)*
- 40 Zsolt Enyedi, Ferenc *Authoritarianism and the Ideological Spectrum in Hungary (June 97)*
Erös, and Zoltán Fábán
- 41 Gra yna Skapska *The Paradigm Lost? The Constitutional Process in Poland and the Hope of a*

- 'Grassroots Constitutionalism' (Oct 97)*
- 42 Marina Glamocak *Les processus de la transition (Jan 98)*
- 43 Pavel Campeanu *Transition and Conflict (Jan 98)*
- 44 Claude Karnoouh *Un logos sans ethos. Considérations sur les notions d'interculturalisme et de multiculturalisme appliquée à la Transylvanie (Jan 98)*
- 45 Benoît de Tréglodé *L'homme nouveau en république démocratique du Viêt Nam. Histoire d'une réinvention (1948-64) (May 98)*
- 46 Robert Wokler *The Enlightenment. The Nation-State and the Primal Patricide of Modernity (Jan 99)*
- 47 Diane Masson *Le Mémoire de l'Académie serbe des sciences et des arts de 1986. Tentative de reconstitution d'un prodrome au conflit dans l'ex-Yougoslavie (July 98)*
- 48 János Kornai *The Borderline between the Spheres of Authority of the Citizen and the State. Recommendations for the Hungarian Health Reform (July 98)*
- 49 Jerzy Hausner *Security through Diversity. Conditions for Successful Reform of the Pension System in Poland (July 98)*
- 50 Assar Lindbeck *Lessons from Sweden for Post-Socialist Countries (July 98)*
- 51 Stephan Haggard, Robert Kaufman, *Politics, Institutions and Macroeconomic Adjustment. Hungarian Fiscal Policy-Making in Comparative Perspective (Oct. 98)*
Matthew Shugart
- 52 Joan M. Nelson *The Politics of Pension and Health Care Delivery Reforms in Hungary and Poland (Oct. 98)*
- 53 Vito Tanzi *Essential Fiscal Institutions in Selected*

- 54 Vladimir Gimpelson *Economies in Transition (Nov 98)*
The Politics of Labour Market Adjustment (Nov 98)
- 55 Béla Greskovits *Brothers-in-Arms or Rivals in Politics? Top Politicians and Top Policy Makers in the Hungarian Transformation (Nov 98)*
- 56 Roland Habich
Zsolt Spéder *Winners and Losers: Transformational Outcomes in a Comparative Context (Dec 98)*
57. George Barany *LandesBaumeister Csicsinyi and Hungarian Political Culture: Observations about a Shifting Concept and a Shifting Man (March 99)*
58. János Kornai *The System Paradigm (July 99)*
59. János Kornai *Hardening the Budget Constraint: The Experience of Post-Socialist Countries (July 99)*
- 60 János Kornai *Hidden in an Envelope: Gratitude Payments to Medical Doctors in Hungary (Sept 2000)*
- 61 Alois Riklin *Montesquieu's So Called 'Separation of Powers' in the Context of the History of Ideas (Sept 2000)*
- No. 63 Manfred Wagner *Art and/or Culture: Identity, Confusion or Derivation? (May 2001)*

WORKSHOP SERIES

- 1 Hans-Henning Paetzke (ed.) *Előadások a műfordításról [Lectures on Literary Translation]f (95)*
- 2 Jürgen Trabant (ed.) *Origins of Language (96)*
- 3 Ludwig Salgo (ed.) *The Family Justice System: Past and*

- 4 *Future, Experiences and Prospects (96)*
Les tensions du post-communisme/Strains of Postcommunism (97)
- 5 *Conference on Centres of Excellence (98)*
- 6 *Buchpräsentation - Historische deutschsprachige Buchbestände in Ungarn - 26. Oktober 1998 (99)*
- 7 Hans-Georg Heinrich (ed.) *Institution Building in the New Democracies Studies in Post-Post-Communism (99)*
- 8 Michael Gervers (ed.) *Dating Undated Medieval Charters (2000)*
(Published in co-operation with Boydell and Brewer)
9. Jean-Paul Guillaumet (ed.) *Dix ans de co-opération franco-hongroise (2000)*
10. Péter Sahin-Tóth (ed.) *Rencontres intellectuelles franco-hongroises (2001)*
11. Mihály Szegedy-Maszák (ed.) *National Heritage - National Canon. (2001)*
12. Anna Wessely (ed.) *The Politics of the Humanities. (forthcoming)*

OTHER PUBLICATIONS (ART CATALOGUES)

- Anna Wessely (ed.) *Anke Doberauer: Vierzehn Forscher-Fourteen Scholars-Tizennég tudós. (99)*
- Dóra Maurer (ed.) *Kép és Képiség-Bild und Bildlichkeit. (99)*